

Choses vues à Paris : la bibliothèque de Belleville

Autor(en): **Vuilliomenet, Jeanne**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **12 (1924)**

Heft 192

PDF erstellt am: **25.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-258231>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ayant trait au travail de l'Alliance qui nous intéressent spécialement, nous suffragistes luttant pour nos droits politiques, citons la propagande par le film, l'étude menée à ce sujet par les suffragistes de Genève ayant été très appréciée et reçu des encouragements; et la suggestion souvent faite, mais qui mérite d'être étudiée à fond, de créer une Agence télégraphique ou, si cela est trop ambitieux, une Agence de presse spécialement féministe. Quelle aubaine pour nos journaux féministes! Les finances de l'Alliance; *Jus Suffragii*, qui devrait être beaucoup plus lu et soutenu par les membres des Associations suffragistes; le travail des Commissions (M^{me} Schreiber-Krieger a apporté des détails très curieux sur la situation faite aux enfants illégitimes par les Codes civils des différents Etats d'Amérique) ont également fait l'objet de rapports et de discussions intéressants. Enfin, l'Union française pour le Suffrage ayant fait une démarche auprès de M. Justin Godart, ministre du Travail, pour obtenir par son entremise une audience de M. Herriot, afin de lui exposer le désir des femmes françaises de participer aux élections municipales de 1925, le Comité International décida d'écrire de son côté au Président du Conseil pour manifester son vœu très chaud en faveur de l'affranchissement des Françaises. Cela sans se faire trop d'illusions quant au résultat: cependant la signature d'une ancienne députée allemande, d'une candidate à la députation anglaise, d'une ancienne conseillère municipale danoise, ne peuvent-elles avoir un certain poids en l'occasion?

... Et pendant ce temps, les arrières petits-enfants de M. Guizot, électeurs en herbe et futures électrices, gazouillaient dans le parc, aux allées sinueuses sous les hêtres pourprés et les châtaigniers à la blonde floraison...

* * *

Une lettre anonyme, ce qui lui enlève toute autorité, nous signale avec justesse, d'autre part, l'inquiétante augmentation à Genève des délits contre les mœurs, attentats à la pudeur, etc., commis contre des enfants, et la faiblesse coupable des tribunaux à cet égard (acquiescement, 3 mois de prison avec sursis pendant six ans, etc.). « Et pas une dame féministe n'a élevé la voix pour protester contre ces jurés trop indulgents nous écrivit-on. C'est dans ces occasions-là que vous pouvez faire œuvre utile au lieu de politiquer... »

Elever la voix, protester... Sans doute, cela peut-il toujours être utile. Combien le serait davantage, cependant, la présence dans ces jurys de femmes, de mères de famille! Seulement pour que siègent des femmes parmi ces jurés trop indulgents, il faut que les femmes possèdent des droits politiques. Sans eux, porte fermée. Et c'est pourquoi, si l'on veut ouvrir cette porte aux femmes, il faut commencer par obtenir pour elles le droit de vote, et par là se donner l'apparence de « politiquer. » Tout simplement.

E. Gd.

L'Ouvrière en Grèce

D'après une statistique émanant du ministère de Prévoyance sociale en 1921, dans 4766 usines ou ateliers qui ont été inspectés, sont occupées 46.195 personnes, dont 19.751 femmes et 26.444 hommes. Mais si l'on ajoute à ce nombre le grand nombre de femmes qui travaillent à domicile, cette différence de 6693 est facilement annulée.

Les femmes travaillent dans toutes les industries, sauf celles des fabriques de chemins de fer et autres fabriques de moyens de transport. Elles sont en majorité dans les industries textiles (74 %), dans l'industrie du tabac (43 %), et dans l'industrie de l'habillement (75 %).

Alors que la jeune fille de la bourgeoisie joue encore à la poupée ou suit ses cours à l'école, les fillettes de l'ouvrier quittent l'école, ou n'y vont pas du tout, pour aller gagner leur vie à l'usine. D'ailleurs le gouvernement avoue son incapacité d'appliquer la loi de protection (âge minimum 12 ans et dernièrement 14 ans) à cause des circonstances actuelles du pays. La statistique des ouvrières d'Athènes prouve qu'il y a 3 % de filles mineures au-dessous de 12 ans et 7 % entre 12 et 14 ans.

Le pourcentage des illettrées est en rapport direct avec le travail des mineures. Plus il y a d'enfants de bas âge qui travaillent dans les usines, plus il y a d'illettrées. Car les écoles du soir manquent, et encore il est impossible à l'enfant, après une journée de travail de 10 heures, de suivre des cours dans celles qui existent. En général, dans l'industrie (nous parlons toujours des ouvrières d'Athènes), les illettrées sont 49 %.

Le salaire des ouvrières est en général inférieur à celui des hommes. Une ouvrière tisseuse, même expérimentée, est payée beaucoup moins qu'un apprenti masculin. Voici quelques chiffres qui montrent la différence de salaires. Sur un total de 4337 ouvriers, 3 % ne sont pas payés du tout, et ce sont exclusivement des femmes.

Sont payés à	4 drs. par jour	26 %	dont 24 % femmes.
» de 4-16	»	45 %	dont 41 % »
» de 10-15	»	16 %	dont 10 % »
» de 15-20	»	6 %	dont 3 % »
» de 20-25	»	3 %	
» de 25-30	»	10 %	
» de 30-35	»	20 %	

Aujourd'hui encore, malgré la vie chère, le salaire des ouvriers a très peu augmenté à cause de la foule des réfugiés qui ont accaparé le marché du travail.

La statistique nous prouve que, sur 1063 ouvrières de fabriques à Athènes, il y a 5 % de mariées. Parmi celles-ci, 2 % sont veuves et 3 % ont des enfants. Au Pirée, ville industrielle par excellence, la proportion est de 18 % de mariées, dont 84 % sont veuves et 77 % ont des enfants.

Ces proportions nous montrent que la femme mariée évite l'usine, tandis qu'au contraire elle recherche le travail à domicile, beaucoup plus malsain et moins bien rétribué. Ou bien elle s'adonne à des travaux pénibles, comme la lessive, etc., qui lui laissent du temps libre pour son ménage.

(Extrait de la *Lutte de la Femme.*)

Choses vues à Paris

IV. LA BIBLIOTHÈQUE DE BELLEVILLE

Ainsi que d'autres œuvres intéressantes de l'heure actuelle en France, elle est d'origine américaine. C'est une modeste imitation de ces Bibliothèques populaires (*Free public Libraries*) qu'a vu éclore et se développer magnifiquement le sol américain, « qui égale en importance sociale les Universités et les dépassent de beau coup comme budget et comme chiffre de personnel. »¹

Il est intéressant pour nous autres féministes d'apprendre que ce personnel, qui reçoit une éducation technique très complète dans des écoles spéciales, est pour les trois quarts composé de femmes. Une seule Bibliothèque de Chicago en emploie six cent quatre-vingts.

Le Comité américain des régions dévastées a commencé par fonder cinq bibliothèques populaires dans les pays libérés; puis, à Paris même, dans le quartier populaire de Belleville, il a installé dans un baraquement, qui fit partie du matériel d'arrière de l'armée américaine, la Bibliothèque qui nous occupe aujourd'hui. D'abord nommée *Bibliothèque américaine*, elle s'appelle maintenant *Bibliothèque municipale pour les 19^{me} et 20^{me} arrondissements*, et dépend du service des Bibliothèques de la Préfecture de la Seine. Ont seuls le droit de la fréquenter les habitants de Belleville et de Ménilmontant, ainsi que les personnes qui n'en sont pas, mais qui y travaillent. Les étrangers curieux, patronnés par M^{me} Cruppi, l'apôtre des Bibliothèques américaines en France, y sont fort bien accueillis par deux aimables bibliothécaires; j'en ai fait la charmante expérience.

¹ *Bibliothèques populaires américaines.* Conférence faite à la Sorbonne, en juin 1923, par M^{me} Louise Cruppi.

La maison en bois, d'un système démontable, ouvre sa porte et ses fenêtres sur la rue Fessart, tout en haut de Belleville, derrière l'Église. Sa construction légère la rend malheureusement trop chaude en été, trop froide en hiver (un solide poêle remédie à ce dernier inconvénient). Une grande salle ouverte toute la journée l'occupe en entier avec un bureau exigü, ce « cagibi » des bibliothécaires, comme elles le nomment plaisamment.

Elle est jolie, cette salle, assez haute, bien éclairée, les parois couvertes de rayons où s'alignent en bon ordre six mille volumes, ainsi qu'une grande quantité de journaux et de revues. Sur cette étagère, voici la bibliothèque musicale, des partitions, des œuvres complètes, des méthodes, solidement reliées et très demandées, paraît-il, presque autant que les pièces de théâtre qui occupent le casier voisin.

Autour des tables, égayées par les sourires des fleurs, sont assis les lecteurs, les adultes aux tables de droite, les enfants à celles de gauche. Je prends place, moi aussi, et observe mes alentours, tout en feuilletant un livre. Ce n'est pas ici une bibliothèque d'étude, évidemment; pourtant elle compte quelques étudiants parmi ses habitués. A ma droite est un Roumain, à en croire la bibliothécaire, et il ne lit que des dictionnaires. Jamais on ne vit lecteur plus assidu; pas une seconde ses yeux ne quittent l'épais bouquin qu'il lit à voix mi-haute, pour mieux comprendre sans doute. Derrière moi est une table très entourée, couverte des journaux et revues du jour; le *Journal officiel* est très demandé; de vieux messieurs disparaissent derrière le déploiement des feuilles politiques; des dames en caracos et en cheveux consultent avidement les *Echos de la Mode* ou tout autre moniteur des élégances. Il entre une femme d'âge incertain, revêtue d'un grand fourreau de cotonnade pas trop propre; elle va sans hésiter vers un rayon, tire un livre, l'ouvre au beau milieu et s'abîme dans sa lecture. Quelques minutes après, elle remet soigneusement le livre en place et s'en va. Je voudrais bien savoir quelles pages elle est venue relire pendant ses courts instants de loisir. Côte à côte des élégantes et des ouvrières, des jeunes filles et des grosses mamans, des hommes jeunes ou vieux... il fait chaud, tout est tranquille, une mouche bourdonne et le Roumain ronronne inlassablement en « potassant » son dictionnaire.

Mais 4 heures ont sonné; voici la grande animation qui commence avec la sortie d'école des gosses. Ils sont bientôt très nombreux; ils entrent comme des habitués, les garçons le bérêt à la main, et se dirigent tout droit vers leur secteur, le coin de salle qui leur est réservé. Je m'amuse à les regarder choisir leurs livres... ils en ouvrent vingt avant de se décider; ils se consultent les uns les autres, ce qui ne rend pas le choix plus facile; les filles me semblent détenir le record de l'indécision. Par contre, deux bambins maigriots, serrés dans leurs sarreaux noirs, ont fondu, comme des éperviers sur leur proie, sur un livre si précieux qu'il fallait être

des premiers à se l'approprier. Ils en tournent fiévreusement les pages, et il m'est donné de suivre leur discussion passionnée sur tout ce que peuvent faire avec des bouts de ficelle, des allumettes brûlées et de vieux bouchons, des gosses à front bombé et à tempérament d'inventeur. La science amusante fait ici une concurrence victorieuse aux plaisirs équivoques qu'offre la rue bruyante.

Malgré la chaleur, malgré l'attraction des ombrages tout proches du parc des Buttes-Chaumont, la salle est pleine, et devant le pupitre des bibliothécaires une queue se forme des personnes, petites ou grandes, qui désirent emporter des livres à domicile et doivent les faire inscrire. Il arrive fréquemment que 500 volumes sortent en une demi-journée, me dit-on. Chacun a droit à emporter deux livres; si l'un est un roman, l'autre doit être un ouvrage instructif: c'est la règle. On trouve sur les rayons pas mal de revues de sciences, de mécanique, d'art, etc. L'inscription est très simple, inspirée du système américain, comme l'est aussi le catalogue à fiches. On présente sa carte de lecteur, blanche pour l'adulte, rose pour l'enfant; un coup de tampon y note la date du jour; sur une fiche portant le numéro du lecteur est imprimée la date de retour du livre, soit 15 jours après la sortie. Une amende de dix centimes par jour de retard punit les négligents, très rares d'ailleurs. Une seule formalité est nécessaire pour obtenir la carte de lecteur: signer son nom dans un registre, et c'est des plus amusant, paraît-il, de voir les petits écoliers s'appliquer à bien écrire et tirer un bout de langue.

Ces échappés des écoles maternelles sont des visiteurs sérieux et assidus: visages amincis et pâles, mollets grêles, chaussettes tombant sur les souliers, menottes tachées d'encre, ils entrent graves comme des papes et gagnent les deux coins de la salle où les attendent un mobilier à leur taille et des étagères à leur portée. Une toute petite est impayable, ses pieds ne touchent pas terre et pourtant le siège est très bas; elle tourne avec précaution les feuillets cartonnés d'un livre d'images et son mignon visage est contracté par l'attention. Le Comité américain a garni sans lésiner les rayons bas du domaine des tout petits de tout ce qui s'est fait de joli et d'artistique comme livres d'images. Une collection de contes illustrés par de fins dessinateurs anglais a dû tenter quelques bibliophiles en herbe, car je lis sur un écriteau: « Ces douze petits livres doivent être lus à la bibliothèque. Si un seul disparaît, ils seront « tous supprimés! Pour toujours! »

C'est très rare, du reste, qu'on constate un vol de livres dans cette salle, ou pourtant chacun entre et sort comme il veut et sans qu'aucune autorité intervienne; et les manières de ces gosses faubouriens sont excellentes. On me dit qu'ils aiment la maison et les bibliothécaires, et je le crois sans peine; je les vois discrets, tranquilles et sachant étouffer à temps les inévitables fou-rires.

Tout lecteur est censé remettre en place le livre qu'il a lu; mais

VARIÉTÉ

Michelet et la femme

(Suite et fin.)

Il est, dans le livre *la Femme*, un chapitre trop oublié qui dénote chez l'auteur une vraie intuition pédagogique. Ce chapitre a pour titre: « *Le jeu: l'enfant enseigne la mère.* » C'est la paraphrase d'une idée exprimée déjà dans *l'Amour*: « Il me faut supprimer ce qui venait sous ma plume, le charmant développement de l'amour maternel, de l'éducation que l'enfant donne à la mère autant que celle que la femme donne à l'enfant. Pour agir sur lui, elle retourne à son âge; elle se remet à bégayer et l'imité, afin qu'il imite. Comédie admirable, où elle montre une si admirable patience, et parfois presque du génie. Sans cet effort aussi grand, il n'y aurait aucun moyen d'initiation à la vie humaine; nous partons tous de là: nous ne devenons homme que par cette patience de la femme à se faire enfant. » Initié par une dame allemande au système de Froebel, Michelet est allé plus loin que le pédagogue lui-même, recommandant l'éducation des instincts et du jeu. Relisez, Mesdames, ces admirables pages sur la motilité du petit enfant qu'il faut satisfaire, son besoin incessant d'agir et de créer; ses leçons sur les végétaux, les animaux (voire l'élevage d'oiseaux et de vers à soie par les enfants): c'est la méthode de l'école active en plein! Il dit du tout petit: « Premièrement il veut être aimé; que tu t'occupes de lui, que tu lui témoignes de l'amour; deuxièmement, il veut vivre, vivre beaucoup, vivre

davantage, agrandir le cercle de sa petite action, remuer, varier sa vie, la transporter ici et là, être libre. Cette première activité renouvelle les penchants, les idées, les besoins que notre espèce eut d'abord. Il peut s'y mêler sans doute quelque élément trouble dans nos races altérées par une société factice. Ce n'en est pas moins, au total, la révélation très grave du passé lointain de l'humanité et de ses instincts d'avenir. Le jeu est un miroir, miroir magique, où tu n'as qu'à regarder pour apprendre ce que fut l'homme et ce qu'il sera, ce qu'il faut faire pour mener à ce but... » Et à la jeune mère, il dit encore: « C'est le jeu qui va créer entre vous ce rapprochement plus intime que l'allaitement même et qui aura tous les effets d'un allaitement de l'esprit. »

Et Michelet ajoute que l'on ne fait rien pour préparer la jeune mère, si ce n'est quelques études viriles qui la mènent à l'enseignement; mais nulle culture propre à la femme, à l'épouse, à la mère; nulle éducation spéciale à leur sexe. » Et plus loin, une page excellente sur la valeur éducatrice de la femme: « Seule, elle peut élever l'homme, surtout dans les années décisives où il faut, avec une tendresse prudente, ménager, en l'harmonisant, sa jeune liberté. Pour briser brutalement et casser la plante humaine, comme on l'a fait jusqu'ici, il n'était besoin de femmes. Mais elles seront reconnues comme les seules éducatrices possibles, à mesure qu'on voudra cultiver chez chaque enfant le génie propre et natif qui varie indéfiniment. »

les enfants ne le font pas toujours et les adultes mêmes l'oublient souvent. Les bibliothécaires ont suffisamment de besogne, sans avoir à faire de l'ordre, avec le catalogage et l'indexage, et les commandes, et le tri pour la reliure, et une papeterie considérable, surtout depuis que la maison n'est plus américaine, mais française.

Le Roumain ânonne toujours les mots difficiles; une lectrice a posé à côté d'elle un gros pain d'au moins trois livres; un vieillard, fluet derrière une longue barbe, guidé par une Antigone coiffée à la Ninon, fourgonne dans un casier; un couple âgé entre bras-dessus bras-dessous et s'installe à la table des journaux.

Je tire la bibliothécaire par la manche: « Dites-moi si vous avez un service de désinfection des livres? — Hélas! non; c'est un de mes gros soucis. La désinfection réelle d'un livre est une affaire compliquée; il faut exposer feuillet après feuillet aux vapeurs de formol. Nous ne pouvons que refuser les livres quand nous savons qu'ils iront chez des tuberculeux. »

« On s'étonne de cette libre accession aux livres, si différente « du système de nos bibliothèques, disait Mme Cruppi à la Sorbonne, et on sera heureux d'apprendre que (expérience faite) elle « n'a nullement les inconvénients redoutés. Sans doute une bibliothécaire va et vient, et sa présence presque permanente rendrait « les vols difficiles; mais il ne s'en produit pas plus à Belleville « qu'en Amérique, où ils sont absolument insignifiants. Dût-il d'ailleurs disparaître quelques volumes dans le courant de l'année, « l'administration en prendrait son parti et ne changerait pas le « principe. Il est fondamental. — Si l'on vient le jeudi, dit plus loin « Mme Cruppi, on verra une des dames *bibliothécaires d'enfants*¹, « qui a appris son métier dans une école normale spéciale, et qui « sait raconter mieux que les vieilles nourrices; on la verra ravir « en extase par de belles histoires un groupe d'enfants pressés autour d'elle, la bouche ouverte et les yeux brillants. »

Je surprends la fin d'un dialogue entre une bibliothécaire et une jeune fille d'environ dix-sept ans. J'ignore quel bouquin elle a demandé: « Je n'aimerais pas vous donner ce livre, dit doucement la bibliothécaire, vous me paraissez trop jeune pour ce genre de lecture. Avez-vous lu les œuvres de Chantepleure? Elles vous plairont certainement. » Et la jeune fille se laisse convaincre.

Quelle influence bienfaisante cette bibliothèque de Belleville doit exercer sur les enfants qu'elle discipline et instruit, pour lesquels elle remplace bien souvent le foyer pendant les heures de travail des parents; et sur les jeunes gens et jeunes filles avides de lectures d'imagination et qui, livrés à eux-mêmes, les choisissent

¹ Les bibliothèques d'enfants sont très répandues en Amérique; il vient de s'en fonder une grâce aux dons d'une Américaine. Alors que la formation d'une bibliothécaire pour bibliothèque d'adultes exige deux années, celle d'une bibliothécaire de bibliothèque enfantine demande trois ans.

En raison de sa conception des sexes différents en psychologie, Michelet préconise deux systèmes éducatifs. La jeune fille n'est pas apte à toutes les lectures, ni à toute science. « Il y a savoir et savoir; la femme doit savoir autrement que l'homme. C'est moins la science qu'il lui faut que la suprême fleur de science et son élixir vivant. « Le père lui parlera droit, justice, équité, éducation morale; la mère l'initiera à l'œuvre sociale, à la charité, symbolisée par André del Sarto, à l'éducation des petits dans les orphelinats. Elle ne sera pas « la bégueule », la dégoûtée, la renchérie, qui estimera un monsieur sur ses gants jaunes, ses chevaux, ses voitures; elle l'estimera sur ses actes, par le cœur et par la bonté. »

A côté des vieilles redites sur la séparation des sexes dès cinq ans, ou la psychologie des races, on trouve dans *la Femme* des vues neuves sur la sélection humaine (l'art de croiser les humains) que confirme aujourd'hui l'eugénique, sur l'œuvre d'assainissement physique et moral à opérer dans les prisons féminines par l'introduction d'un travail salubre; Michelet semble souhaiter que la femme se voue à la médecine, puis fait machine en arrière pour ménager son émotivité! En féministe mitigé, dans son chapitre: *Comment la femme dépasse l'homme*, il ne la fait supérieure que par sa divination de la pitié; il lui a fermé la politique, bien qu'il ait écrit: « La patrie même n'est pas là, tant que nos mères, nos femmes, n'y sont pas avec leurs enfants. » Michelet dénie aux femmes des capacités à l'amitié, mais leur reconnaît de beaux dévouements;

soit souvent si mal; et, en général, sur ce brave peuple des faubourgs, d'esprit si vif, mais de culture si rudimentaire, et qui vient vivre ici de bien profitables heures.

« Il nous faudrait avoir au moins une bibliothèque semblable dans chaque arrondissement de Paris », me disait Mme Cruppi, et je pensais qu'il en faudrait aussi une dans chaque quartier ouvrier de nos villes suisses. Une bibliothèque gratuite, accueillante et gaie, ouverte de plein-pied sur la rue et dont l'entrée est aussi libre que celle d'un café, vraiment faite pour tous, petits et grands, et surtout desservie par des femmes aimables, érudites, sachant raconter de belles histoires... une bibliothèque à l'américaine, en un mot, comme celle que j'ai tenté de décrire.

JEANNE VUILLIOMENET.

Où nous en sommes

<i>Déficit d'abonnements au 27 juin 1924</i>	28
<i>Mme D. (Gstaad)</i>	1
<i>Par Mlle E. L. (Genève)</i>	1
<i>Par M. A. T. (Vevey)</i>	2
<i>Mlle F. (Morges)</i>	1
<i>Par Mlle L. D. (Lausanne)</i>	1
<i>Par Mlle B. H. (Territet)</i>	1
<i>Par Mlle S. (Leysin)</i>	1
<i>Mlle J. Z. (Berne)</i>	1
<i>Mme S. (Davos)</i>	1
<i>Mme W. (Davos)</i>	1
<i>Par Mlle Sch. (Genève)</i>	1
<i>Déficit sur l'an dernier</i>	16

D'ici, De-là...

L'Idée marche... à Porto-Rico.

Les femmes de Porto-Rico, qui réclament leur affranchissement politique, se proposent de recourir devant la Cour Suprême des Etats-Unis contre le jugement de la Cour de Justice de Porto-Rico, qui a donné raison aux bureaux de vote refusant d'enregistrer des femmes comme électrices.

« Au bon vieux temps et maintenant ».

Sous ce titre séduisant, le Conseil national des femmes anglaises organise ces jours, à l'Exposition britannique de Wembley une série de conférences traitant des progrès (ou des reculs!) réalisés entre 1851 et 1924 en différents domaines d'intérêt féminin: la vie industrielle, la vie enfantine, la législation, les distractions mondaines,

il cite l'œuvre de Mrs. Carolina Jones (1838-39) auprès des déportées australiennes et finit par un appel à la solidarité féminine: « Les femmes qui savent si bien ce que souffre leur sexe devraient s'aimer, se soutenir. »

Peut-être Michelet serait-il quelque peu surpris aujourd'hui de l'évolution féminine, des grandes associations nationales et internationales qui ont pour but l'entraide, la lutte contre la prostitution, les revendications à l'égalité économique, civique, sociale et politique. Il n'hésiterait pas à sanctionner la marche accomplie; sans doute, il approuverait, je crois, autant l'indépendance et la dignité de la célibataire d'aujourd'hui, active ouvrière de la ruche sociale, que chez l'épouse et la mère modernes l'émancipation du foyer étroit vers l'activité extérieure qui l'élargit, la mûrit, pour le plus grand bien du mari et des enfants, sans rien leur enlever pour cela de sa sollicitude aimante. C'est que Michelet reconnaît que la femme du XX^{me} siècle est restée dans sa ligne de toujours, affirmant encore sa féminité et portant toujours bien haut, selon le mot de Dora Melegari, « le flambeau du spiritualisme ».

La grande *Histoire de France* de Michelet, en 26 volumes, à laquelle il consacra 24 ans de labeur, compte d'admirables portraits de femmes, dont son inoubliable et prenante Jeanne d'Arc.

Les *Femmes de la Révolution* parurent en 1854, pages extraites, pour la plupart, de son *Histoire de la Révolution* (1847-53). C'est un volume tout palpitant d'émotion et four-